

si belle qu'elle puisse être, s'oublie au point de chercher à attirer sur elle, les yeux de la galerie, alors qu'elle est presque sans protection. Je ne voulais pas parler de ces costumes pour lesquels il ne doit pas y avoir d'autres modes que celles indiquées par la décence et la pudeur ; mais j'ai cru de mon devoir de protester contre des tendances qui ne peuvent nous être profitables en rien. J'ai vu entre autres choses un costume de bains au corsage baleiné, renforcé en dedans et, malgré cela, garni au dehors de la façon la plus voyante. En considérant cette insanité de vieille coquette, j'ai compris pourquoi l'on disait "un mensonge sans pudeur" et je me suis promis de dénoncer le fait pour enrayer, si possible, cette coutume ridicule des costumes de bains à falbalas et à baleines.

Une autre coutume, qui n'est ni belle ni nouvelle, puisqu'elle date de deux ans, c'est celle des voilettes rouges. La voilette! ses beaux jours sont passés; anciennement c'était un chef-d'œuvre de dentelle ou d'appliqué; aujourd'hui c'est un chiffon de tulle. Anciennement on en jouait comme de l'éventail, on lui faisait dire tout ce que l'on voulait, on combinait savamment les plis légers de l'étoffe, on savait faire rendre des effets d'élégance à la couleur, quoique le noir et le blanc fussent seuls permis. Aujourd'hui qu'avons nous fait de cette adorable voilette? un misérable masque qui ne cache aucun de nos défauts et qui ne montre aucune de nos beautés. Je n'aime pas la voilette même la plus légère pour la jeune fille; la jeunesse doit se contenter des voiles en gaze qui la garantissent du soleil, alors que la voilette ne lui offre aucune protection. Mais si, contrairement à mon avis, on préfère la voilette au voile il ne faut sous aucun prétexte la porter de couleur voyante. Le tulle rouge, par exemple, donne un aspect bizarre au visage, qu'il coupe en deux d'une manière ridicule; puis cette mode qui pouvait avoir quelque chose de piquant au début alors que quelques excentriques se permettaient seules de la suivre, est devenue laide en devenant commune. Les plus jolies de toutes les voilettes, celles qui sont les plus gracieuses et les plus seyantes, et si j'osais je dirais les plus avantageuses à la figure, sont celles en tulle noir ou blanc à pois; les femmes les moins favorisées par la nature lorsqu'elles savent mettre leur voilette paraissent jolies sous cette étoffe mouchetée.

En chapeaux, il n'y a pas grand chose de nouveau en fait de formes. En Europe on s'est vite lassé de ces chapeaux, hauts de calotte et plats de bords; on est revenu à des formes sinon plus gracieuses tout au moins plus faciles à porter. Ainsi les bords sont plus rabattus sur les côtés et se relèvent en pointe, forme ogive, sur le devant, tout en laissant par derrière une place pour le chignon. Le chapeau que j'ai vu à la Kermesse et dont j'ai parlé il y a quelques temps était donc de la dernière mode. La forme fer à cheval est également très portée surtout parce qu'elle permet de garnir l'intérieur d'un fin coulé de crêpe de couleur que l'on peut assortir au ton de la toilette et produire ainsi des effets très jolis. Quant aux pailles on abandonne les fines pour revenir aux grosses qui sont certainement d'un effet plus agréable à l'œil et supportent des garnitures plus fantaisistes. Pour ces garnitures la plume est légèrement délaissée pour les fleurs et les fruits, surtout pour ces derniers. Les fruits font un effet charmant sur les chapeaux lorsqu'on ne tombe pas dans le ridicule et qu'on reste dans les fruits, petits de formes, et de couleurs bien tranchantes. Une autre mode, toute nouvelle celle-là, consiste à garnir simplement les chapeaux grosse paille de foulards en soie de couleurs changeantes et sur les coins desquels sont des sujets imprimés ou peints, ce qui est plus élégant, représentant un sujet quelconque: cavalier, fer à cheval, casques, animaux etc.

Avec ces foulards on chiffonne un nœud qui emprunte les formes les plus variées et les plus enlevées et s'attache au chapeau par de grandes épingles dorées, dites de blanchisseuse.

Ce nœud n'a pas grande importance et pourtant comme il demande à être coquettement disposé! Allez voir, s'il en est temps encore ceux qui ont été importés par Messrs. Boisseau et frères et vous comprendrez ce qu'une modiste peut communiquer d'élégance et de charme séducteur à un simple nœud, lorsqu'elle possède l'habileté requise pour atteindre le but désiré.

PÉPIA.

FEUILLETON DU " JOURNAL DU DIMANCHE "

LE SECRET DE ROCH

DEUXIÈME PARTIE.—LE MAUDIT

XIV

CHATEAUX EN ESPAGNE.

(Suite.)

Et, caressant de la main la tête du Linot :

—Allons, mon vieil ami, ajouta-t-il mélancoliquement, rentrons à la Chênaie. Il n'y a plus que Dieu qui puisse nous sauver.

Le Linot avait fait un mouvement comme s'il eût essayé de comprendre. Mais le curé ne prit point garde à ce signe d'intelligence. Il talonna le baudet pour activer sa marche. Aussi le Linot arrêta-t-il le cours de ses commentaires pour prendre machinalement un pas grave et pesant.

A vrai dire, l'abbé ne s'apercevait point de l'allure de sa bête; il était trop absorbé, et les pensées qui assiégeaient son cerveau le détachaient complètement de ce qui se passait autour de lui. Il laissait le Linot aller devant lui, et le brave animal suivait son chemin sans savoir où on le conduisait. Parvenu à une bifurcation, il hésita un moment, attendant que son cavalier le guidât. Mais, voyant qu'on ne lui disait rien, il prit au hasard une des deux routes qui se réunissaient en cet endroit.

Il ne lui fallut pas longtemps pour s'apercevoir qu'il n'était pas venu par là à son arrivée à Salamanque. En effet, au lieu de suivre la chaussée comme alors, il s'engageait dans un sentier étroit et tortueux, sillonné dans toute sa longueur par les ornières qu'y avaient pratiquées les voitures et les instruments de labour.

Cependant, comme le choix qu'avait fait l'aliboron, abandonné à son jugement personnel, n'avait point été contrarié par son maître, ils allaient tout deux de l'avant, l'un portant l'autre, l'âne fier de sa sagacité, le cavalier indifférent ou trop préoccupé pour le corriger de sa fatuité.

Le vrai était que le curé poursuivait tout haut ses réflexions et se livrait à un monologue où les idées se pressaient sans suite.

—Un père ne pas sauver son fils! Impossible... Et Marie... Non... j'irai, je parlerai.. Pauvre petite... Il faudra bien qu'il finisse par m'écouter... Ah! si Dieu... J'ai été trop sévère, je serai humble... Ce départ la tuera... Non... non.....

Parfois il s'interrompait quand il lui semblait que l'âne n'avancait pas, et alors il le labourait de coups de talons ou se servait du grand parapluie rouge en guise de cravache.

Le Linot n'y entendait plus rien. Il n'était pas accoutumé à l'aiguillon. On l'avait trop laissé courir à grand'erre, lui lâchant la bride sur le cou, pour que ce brusque changement de régime ne bouleversât point toutes ses idées de bêtes asine. Il hochait la tête avec humeur, comme s'il eût voulu dire :

—Mon cavalier oublie que je suis vieux comme lui, qu'il pèse un peu plus qu'une plume, que nous montons une côte et que mes pauvres os n'en peuvent plus.

Réflexions injustes, après tout, car l'abbé disait de temps à autre :

—Va donc, Linot, va donc, mon pauvre vieux, un peu de courage, c'est sans doute le dernier voyage que nous faisons ensemble.

Il est vrai que ces paroles n'étaient pas assez accentuées pour que le grison en saisisse l'exacte signification, attendu que l'abbé accompagnait ses exhortations de raisons démonstratives, tirait sur la bride, faisait manœuvrer alternativement le parapluie et les talons, et négligeait de mettre d'accord la vivacité de ses gestes avec la douceur de sa voix.

Au bout de quelque temps, le cavalier, arraché malgré lui à sa rêverie, promena un regard étonné sur le site environnant.

—Je ne connais point cette route, dit-il. Le Linot se sera trompé. Réparons sa distraction et la mienne, et revenons sur nos pas.

En parlant ainsi, il avait obligé l'âne à faire volte-face. Mais quelle ne fut point sa perplexité quand il se vit, peu d'instant après, dans un carrefour où débouchaient trois routes allant en sens divers. Ce carrefour, le Linot l'avait traversé sans s'arrêter, quelques minutes auparavant.

—Voici qui devient grave, dit l'abbé. Par où prendre maintenant? Je ne puis être loin de la Chênaie; mais le temps est précieux et j'ai hâte de rentrer. Mes forces s'épuisent. A mon âge, on ne passe point impunément une nuit blanche.

Le vieillard oubliait surtout qu'il n'avait rien pris depuis trente-six heures. Après quelque indécision, il se signa et fit entrer le Linot dans le chemin qui, d'après tous les indices, devait conduire directement à la Chênaie; un quart d'heure de marche lui suffit pour le convaincre de son erreur. En même temps, il lui parut que le Linot, probablement aussi persuadé que lui-même de la méprise, faisait mine de ne pas vouloir avancer.

—C'est étrange, se dit-il en se passant trois ou quatre fois les mains sur les yeux, on dirait que ma vue se trouble. Tout à l'heure je croyais que les branches de cet arbre allaient me raser la tête, et maintenant je constate que l'arbre est à dix pieds de moi; mes paupières tremblotent, mes oreilles bourdonnent, mes jambes sont gourdes. Bah! ce n'est qu'un peu de faiblesse, cela passera.

Et faisant un effort sur lui-même, il fouetta de son parapluie le pauvre âne qui doubla le pas.

—Décidément, reprit le vieillard quelques minutes après, je ne me sens pas bien, et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que je ne vois pas d'habitation aux alentours. Mon Dieu! s'il allait m'arriver quelque malheur dans cette solitude.

L'abbé murmura une prière, espérant, grâce au ciel, recouvrer ses forces. S'il eût pu en ce moment se regarder dans une glace, il eût été épouvanté de sa pâleur. De grosses gouttes de sueur roulaient sur son front. Ses yeux étaient humides et ses lèvres décolorées. Son corps, cédant au poids de l'accablement, se courbait sur le cou de l'âne, et ses mains, qui avaient laissé tomber les rênes, battaient le vide, comme s'il eût perdu l'équilibre.

Tout à coup il poussa un cri :

—Ah! mon Dieu.

Il avait fermé les yeux et s'était abattu comme une masse sur le sol rugueux et dur. En tombant, il avait heurté une pierre et s'était fait au front une profonde blessure, d'où le sang coulait à flots.

Le Linot s'était arrêté court. On eût dit qu'il était navré. Son regard mélancolique se fixait sur le corps inerte de son maître. Il avança la tête, et promenant sa large langue sur la plaie béante, il lécha le sang.

Passant alors avec précaution par-dessus